

INTERVIEW RIAHRTY



Notre cycle Jazz & More s'ouvrira le 20 octobre avec la prestation de RIAHRTY, contraction de (Wajdi) Riahi et (Pierre) Hurty. On a déjà eu le bonheur d'écouter le pianiste et le batteur dans diverses formations dont le trio de Wajdi Riahi. Ils viendront ici présenter leur duo qui pratique un électro-jazz groovy à souhait. Interview croisée en guise de présentation d'un concert inédit à Liège (et bien au-delà).

Ils sont jeunes et talentueux. Ils font partie de cette jeune vague venue de l'étranger qui choisit de s'installer à Bruxelles, le plus souvent pour y étudier, et font ensuite de la capitale leur base d'où ils rayonnent. Allons à la découverte de ces deux musiciens dont on parle de plus en plus et qui s'imposent sur les scènes dans et hors de nos frontières.

Wajdi, comment es-tu arrivé en Belgique la première fois?

Wajdi Riahi. J'ai obtenu une bourse de Tunis pour venir faire le stage de l'AKDT à Libramont, c'était en 2016, je pense. C'était mon tout premier voyage, la première expérience qui est liée au jazz quelque part, parce que j'ai débuté vraiment le jazz à cette époque-là. On m'a dit

que je pouvais partir faire de la musique, composer, jouer avec des gens qui faisaient la même chose que moi. J'ai accepté la bourse, ce qui m'a permis de rencontrer tous ces profs, des musiciens qui sont devenus des amis.

Et dans un deuxième temps, tu arrives à Bruxelles, au conservatoire.

WR. Oui. Après l'AKDT, je suis revenu à Tunis où j'ai fini mes études de musicologie en 2017. C'est là que j'avais découvert le jazz, avec un cours de combo et une demi-heure de piano chaque semaine avec un prof de piano. Juste après, j'ai décidé d'aller étudier en Belgique.

Tu n'écoutais pas de jazz auparavant?

WR. Non, pas du tout. Aucune connaissance. Ou peut-être par les dessins animés, mais je m'en suis rendu compte plus tard. Quand j'ai écouté des big bands par après, je me suis dit «Ah oui, je connais cette musique-là» parce qu'elle était dans des dessins animés où ça jouait vraiment jazz.

Et toi, Pierre, ton arrivée en Belgique, c'est Bruxelles directement?

Pierre Hurty. Oui. Je faisais des études de percussion classique à Tours en France. C'était ma première année après le bac et en 2014, j'ai présenté le concours d'entrée en percussion au Conservatoire flamand de Bruxelles, un peu comme un test. L'idée, c'était «Voyons ce que c'est de passer un concours d'études supérieures avant de tenter les CNSM (ndlr. Conservatoire national supérieur de musique) et autres filières en France». J'ai été accepté et mon prof de l'époque m'a dit «Vas-y, tu verras bien». C'était une expérience et puis aussi la première fois aussi que je me retrouvais à l'étranger pour faire de la musique. J'ai très vite retrouvé d'anciens copains qui venaient de Bourges, ma ville d'origine, avec qui j'avais fait du jazz étant plus jeune.

Comme Wajdi, peu de jazz en définitive avant d'étudier à Bruxelles...

PH. Quand je suis arrivé au collège, les horaires de cours libéraient un peu de temps pour aller au conservatoire. Il n'y avait pas du tout de cours de batterie et on m'a inscrit en percussion classique. Mais le prof était incroyable et il m'a branché sur le classique. J'ai poursuivi batterie et percussion en parallèle, autant que possible jusqu'à mes 18 ans. Pour les études supérieures, ça devenait un peu compliqué de mener les deux parce que c'est quand même nécessaire d'approfondir un sujet. Le côté classique semblait ouvrir plus d'horizons professionnels. Je suis arrivé ici en classique, mais très rapidement, je me suis retrouvé en jazz, notamment grâce à Bart Cartier, professeur au conservatoire qui est un musicien qui fait autant du jazz que du classique. À chaque fois qu'il lui manquait un batteur dans un atelier, il m'appelait et je me suis retrouvé assez vite à jouer pour des examens de jazz alors que je n'étais pas du tout dans cette section. Puis, ça s'est embrayé. J'ai fait la rencontre de Stéphane Galland et ça m'a aussi donné envie d'aller approfondir le côté jazz. J'ai fini un bachelier et j'ai embrayé sur un nouveau bachelier en jazz et un master après.

Le lieu de votre rencontre, c'est le conservatoire?

WR. J'étais au conservatoire francophone avec Eric Legnini, Pierre au conservatoire flamand avec Stéphane.

PH. Il n'y avait pas vraiment de passage de l'un à l'autre. Ça a évolué depuis, avec des master class en commun notamment. Entre élèves, on se croisait plutôt dans des jams.

WR. On a commencé à se voir davantage à partir de ma deuxième année en 2018. Pierre et moi, on jouait avec un bassiste tunisien qui était également au conservatoire francophone. On a fait beaucoup de gigs au Sounds.

PH. Il avait une résidence à l'époque avec un concert par mois. Ça s'est passé les deux années qui ont précédé le covid.

WR. C'était quand même une période spéciale parce qu'on faisait des concerts devant trois, quatre personnes, parfois 10 ou 20, parfois une personne. Mais c'était un très chouette laboratoire pour nous.

Des gigs sans être payés, j'imagine...

WR. Pas très bien en tout cas. Je me souviens d'un concert où j'ai eu 5 euros, je crois, ou 10.

PH. Souvent, c'était dix parce que le leader du projet complétait de sa poche pour que tout le monde ait dix euros, sachant qu'on jouait en quartet. C'était une époque où on avait très envie de jouer.

De là est née votre complicité?

PH. Pendant quasiment deux ans, on a fait plus ou moins la même setlist avec ce quartet, on avait envie d'explorer d'autres horizons d'improvisation. Sur la fin de ce projet-là, j'y allais surtout parce que je savais qu'il y avait Wajdi.

WR. Pareil. Ça nous permettait de jouer ensemble. Je ne regrette pas du tout d'avoir joué pour 5 euros. Parce que pour moi, ce qui valait plus était ma rencontre avec Pierre. Depuis ce moment-là, on a joué ensemble dans plein d'autres projets. Et à chaque fois, on se disait qu'il y a un truc de vocabulaire quand on joue ensemble... Quand je vois des musiciens qui jouent ensemble et qu'il y a une certaine connexion, je l'explique parce que ces musiciens-là partagent quelque chose et pour moi, ce quelque chose, c'est le vocabulaire. On parle une langue avec le même vocabulaire, plus ou moins. Si je commence une phrase, Pierre, je suis quasiment sûr qu'il est capable de la finir, peut-être mieux que moi. On a développé cette connexion et c'est intense.

Pierre, tu valides?

PH. Totalement. Il y a une période très, très fusionnelle dans notre relation (ndlr. rires partagés). On a poussé le truc très loin de jouer vraiment ensemble, jusqu'à un moment où on s'est dit «c'est bien, ça manque peut-être un petit peu de finesse sur certains points». Après, il faut trouver le juste milieu. Il y a une tentation, quand on entend plus ou moins ce que l'autre va faire, c'est d'aller avec, soit de faire une imitation, soit de jouer plus ou moins la même chose au même moment. Ce qu'à une époque, on faisait beaucoup, on savait

prédire à peu près ce qui allait se passer. On se retrouvait souvent à jouer ensemble plus ou moins la même chose et c'est super. Mais on s'est dit que ça arrivait quand même un peu trop souvent et ce n'était plus si fun que ça parce que ça se répète. On a cherché à explorer, comment profiter du fait qu'on se connaît si bien pour explorer d'autres manières de discuter ensemble via la musique.

Wajdi, tu parlais d'un vocabulaire qui vous serait propre. Comment le définirais-tu?

WR. Hmm, je ne l'explique pas vraiment...

PH. Il y a quelques groupes ou artistes phares qu'on a tous les deux beaucoup écoutés, je pense. L'idée du duo pour lequel on est rassemblé maintenant est venue longtemps après notre rencontre. Si on en a parlé assez vite, ça a mis du temps pour se concrétiser et trouver le bon espace pour le faire. Il y a quand même ce truc autour de Mehliana, projet qui rassemblait Brad Mehldau et Mark Giuliana. Pendant toute une époque, Mehldau était le héros de Wajdi.

WR. Encore maintenant.

PH. Et moi, j'avais Mark Giuliana comme héros intemporel. C'était un peu les deux aspirants qui se rencontrent.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas d'avoir joué en trio avec Basile Rahola ou dans d'autres formations qui vous a par après donné l'envie de ce duo. Le duo a peut-être même précédé le trio?

WR. Je connaissais Basile avant Pierre. Le duo remonte à un moment où Pierre m'appelait pour s'entraîner dans un local de répétition.

PH. Oui. Rue de la Dyle, il y a un vieux bâtiment à l'air désaffecté vu de l'extérieur qui abrite un tas de locaux de répétitions. Il y a quelques jazzmen là-bas, mais c'est quand même en grosse partie la scène underground, rock, métal. J'avais chopé un local là-bas et j'allais souvent bosser tout seul. On s'est dit que c'était quand même plus sympa de bosser à deux.

WR. Ce qui s'est passé réellement, c'est que je galérais tellement, je ne savais pas jouer les mesures impaires, je n'arrivais pas à jouer quatre mesures de 7/4 par exemple sans faire n'importe quoi au milieu, je n'étais pas stable du tout. Je voyais que Pierre, il n'avait pas ce problème. «Montre-moi. Comment tu fais?» On a travaillé et ça m'a changé la vie, je lui en suis très reconnaissant. Je serai reconnaissant toute ma vie. Grâce à lui, je pense que j'ai développé un truc qui marche quelque part.

Le fait que le duo s'éloigne de quelque chose de purement acoustique, c'était déjà là au départ? C'est une envie de toucher un autre public? D'avoir un autre son?

PH. De là à être aussi électro que ça peut l'être maintenant, stylistiquement, je ne sais pas, mais en tout cas, ça a toujours été un peu électrique dans l'idée, je pense. Quand on bossait dans ce local, il y avait une batterie qui n'est pas du tout prévue pour faire du jazz et un clavier qui est pas ouf. Donc, c'était avec les moyens du bord d'une fois à l'autre. On a aussi fait des sessions où on se voyait au Conservatoire et on faisait piano- batterie, pur et dur, avec un métronome.



© Robert Hansenne

WR. Juste pour bosser des choses. L'idée d'avoir un son plus électro, on l'a décidé plus tard... C'est Vincent Bruyninckx qui m'a dit ça, « Il y a toujours une différence entre bosser et faire un concert chez soi. » Avec Pierre, quand on a bossé dans son local, on ne se rendait même pas compte que le matos, il n'était pas bien. Il y avait ce besoin-là de bosser des trucs et moi, limite, je m'en foutais de l'instrument. C'était juste un moyen d'essayer autre chose. A un certain moment, si on pense à faire des concerts, naturellement, il faut bien présenter la chose. Entendre les fréquences basses, donc il nous faut une basse alors qu'on n'a pas un bassiste et j'ai joué les basses. Pierre, il manquait un peu de grosse caisse, j'imagine qu'il a mis le sub avec un son midi, avec des triggers. Et c'est venu petit à petit, jusqu'à obtenir un son assez complet.

PH. Pour correspondre à une certaine esthétique aussi.

Ce que vous vouliez jouer reposait sur des compositions ou quelque chose qui tenait de l'improvisation?

WR. Au tout début du duo, on a commencé avec des morceaux écrits, plus ou moins, généralement des compositions de Pierre. On a essayé de les jouer, mais il n'y avait pas assez de liberté là-dedans. Il fallait tout programmer, surtout pour Pierre, pour que ça marche.

PH. Il y avait toute une grosse session Ableton sur mon ordinateur, qui permettait notamment d'avoir des lignes de basse qui se jouaient en même temps que ma grosse caisse, d'avoir quelques sons additionnels sur la batterie. Des fois, il y avait un pad qui

déclenchait des accords. On avait un morceau qui était quasiment totalement programmé où ça suivait une structure prédéfinie. La plupart des choses, on avait réussi à trouver de la liberté. Toutes les sections étaient prévues, mais leur durée était libre. Il y avait encore un peu de flexibilité. On a fait un concert comme ça, à la Jazz Station. C'était super, mais c'était énormément de stress de se dire «Ok, si l'ordi ne marche pas, il n'y a pas de concert.». Enfin, on peut jouer, on s'en sortira, mais tout ce qu'on a pu préparer, c'est fini. C'était beaucoup de pression et j'avais vraiment la sensation d'avoir passé le concert entier avec la tête dans l'ordinateur en me disant «Il ne faut pas que j'oublie de changer ce son-là. Il ne faut pas que j'oublie ça.» plutôt que de vraiment jouer.

Comment le projet a-t-il évolué après ce concert à la Jazz Station?

PH. Il y a eu une pause d'un an et quelque. C'était après le Covid, en juin 2021. On n'a rien fait parce qu'il y avait notamment l'album de Wajdi qui était en grande préparation. On a pas mal mis le focus là-dessus. Et après, on a eu une proposition, j'avais une résidence, moi, à la Gare (salle à Paris, ndlr) en automne 2022 avec un accordéoniste parisien qui s'appelle Charles Kelly. On faisait de l'électro improvisé. Il y a une date qu'il ne pouvait pas faire et je me suis dit «vas-y, rappelle Wajdi, reformons le duo et faisons-le complètement improvisé.» On oublie tout le répertoire, qui n'est pas vraiment oublié parce que ça a été énormément de travail pour réussir à mettre au point un truc comme 35, 40 minutes de musique. Ça a participé aussi à former l'esthétique de ce duo-là et à pouvoir augmenter notre niveau de complicité. Quand il y a eu cette proposition à Paris, moi, j'étais plus sur l'idée de «faisons-le comme on fait dans nos sessions, on improvise et c'est parti.». Je sortais de quatre ou cinq mois de résidence avec l'accordéoniste où on jouait une fois par semaine et où ce n'était que de l'impro. Au début, ça faisait très peur et puis on s'est habitué. Il y a aussi la beauté d'un set qui est totalement improvisé. Des fois, c'est exceptionnel, des fois, c'est juste bien, des fois, c'est un peu chaotique. Mais bon, de manière générale, plus vous le faites, mieux c'est.

Et ça a donné une nouvelle résidence à la Gare au printemps 2023...

PH. Sur une erreur de booking. Ils ont prévu ce concert-là sur une semaine où ils ont finalement décidé de faire des travaux et le lieu s'est retrouvé fermé. On l'a su une semaine avant. En dédommagement, ils ont proposé un concert à Wajdi, parce que c'est lui qui avait le contact.

WR. Ils m'ont demandé «Est-ce que ça vous intéresse de faire un concert chaque dimanche pendant avril-mai?». J'ai accepté, mais je ne savais pas dans quoi je me lançais. Je me suis dit «c'est très bien pour le duo, mais qu'est-ce qu'on va présenter aux gens? Qu'est-ce qu'on va jouer?». Le tout premier concert, je me souviens, j'étais hyper stressé. Pierre l'avait fait avant moi, il savait plus ou moins de quoi il s'agit. Mais moi, aucune idée. C'était la première expérience avec lui à donner un concert vraiment sans un plan, il n'y a rien. Il y avait beaucoup de gens qui devaient danser parce qu'en fait, c'était un concert debout. Pas de chaises dans la salle. Et il fallait groover. Il fallait vraiment faire un truc qui fasse danser

les gens. On s'est dit «Bon, on va improviser, on verra ce qui se passe.». Je me souviens, le tout premier moment, on a commencé à jouer un truc qui se développait petit à petit. C'était un énorme groove comme ça, genre le monstre qui dort. Je tournais à moitié le dos aux gens et je sentais un mouvement collectif se dégager. Tout le monde était comme ça (il mime une vague, nldr). Je me suis dit «Ça marche, il faut juste continuer.». Et ça a pris son chemin. Je suis très fier de cette résidence-là, c'était vraiment une très chouette expérience.

Cette résidence, vous l'avez vécue comme un test, sans savoir ce qui suivrait?

PH. On avait fait ce concert quasiment deux ans avant la résidence et c'était peut-être le moment où jamais de donner vie vraiment à ce projet sur un truc qui serait plus durable aussi, qui permette de rejouer ailleurs ensuite. De concerts comme ça, totalement improvisés, j'avais vu de l'expérience que je venais d'avoir que ce n'est pas en deux concerts qu'on a quelque chose qui tient la route. Il faut réussir à le faire régulièrement et il faut faire face à quelques échecs aussi pour savoir quels sont les pièges à éviter, quelles sont parfois les recettes un peu magiques qui marchent et savoir que quand on n'a pas d'inspiration, ce truc-là fait que ça marche.

WR. C'est comme un tiroir où tu mets tous les trucs qui marchent et dans les moments de risque, si tu vois qu'il n'y a rien qui marche, tu sors le tiroir...



© Robert Hansenne

Et avec quelle approche avez-vous abordé les concerts?

PH. Je pense que ça nous change pas mal de ce qu'on peut faire dans d'autres groupes, parce qu'il y a d'autres objectifs de performance et de musique. A la Gare, on faisait à chaque fois deux sets de plus ou moins 45 minutes. Il faut quand même tenir les gens. Ça dépend, parfois, c'est genre le set et un seul morceau et des fois, en fonction de l'inspiration du moment, de ce qui se passe aussi dans la musique, ça peut être trois ou quatre morceaux différents. Mais il faut quand même réussir à tenir les gens en haleine. Il y a un truc d'énergie à trouver pour que la fin soit un peu happy ending, surtout dans une salle où il y a beaucoup de gens et que ça danse.

WR. Mon père est musicien et pour lui, la musique peut être deux choses, celle qui fait danser les gens ou celle qui parle au cœur. Quand on écoute une musique, ça bouge des trucs en nous et on se sent heureux, triste, nerveux... Ça provoque des sentiments ou alors la musique fait danser, et si elle déclenche quelque chose d'émotionnel, tant mieux. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on a demandé si possible que les gens puissent être debout pour le concert au Pelzer, parce que c'est une expérience à vivre. Et pourquoi pas aller jusqu'au bout des idées? De faire vraiment un concert debout et on verra ce qui se passe.

PH. Il me semble aussi que ce projet-là nourrit beaucoup le reste. Le mois suivant la résidence, on a enregistré le deuxième album du trio de Wajdi et, au final, beaucoup de grooves joués à la Gare sont présents dans cet album, dans une autre esthétique et avec peut-être plus de finesse. Le duo est une manière pour nous, je pense, d'explorer la connexion qu'on peut avoir sans frustration parce que personne n'interfère.

Vous avez des attentes précises pour la suite des événements, un enregistrement par exemple, ou vous vous dites « Ça vit comme ça vit et on n'est pas dans un plan »...

PH. Enregistrer, on en a beaucoup parlé, surtout pendant la résidence. On n'a pas encore trouvé la vraie solution, comment rendre les choses présentables. Parce que la musique enregistrée ne s'écoute pas du tout de la même manière qu'un concert en live. Surtout pour ce genre de set qui est totalement improvisé. Les longueurs qui peuvent être présentes en live et qui sont là aussi pour qu'il y ait une transe qui s'installe, la danse et des choses comme ça, sur un album, ça pourrait être longuet.

WR. Il y a aussi un autre point, qui n'est pas un problème en soi, mais ce qu'on va enregistrer, ça sera forcément de l'impro, et ce qu'on va présenter aux gens par après, ce sera peut-être complètement différent de ce qu'ils vont entendre dans l'album. Je pense au public et aux programmeurs aussi.

Peut-être que votre salut serait le disque live?

WR. Il y a tellement de possibilités, genre enregistrer des lives et choisir des moments de ces lives pour que ça fasse partie d'un album.

PH. Même dans le cas d'un enregistrement en studio, on a pensé à avoir des gens pour que ce soit quand même l'équivalent d'un concert.

S'il y a un disque, l'idée, ce serait de laisser une trace ou de se donner une carte d'identité pour rentrer dans un réseau et bénéficier d'une tournée?

WR. Je pense que c'est plutôt une expérience à marquer. Comme il y a des gens qui écrivent un journal de bord. Il y a peut-être un besoin de marquer une époque de vie et l'envie de partage aussi.

PH. On ne fera pas un album pour faire un album, en tout cas.

Propos recueillis par Jacques Onan (Bruxelles, septembre 2023)